

Luc-Olivier d'Algange
L'ombre de Venise
Essai



suivi de
Entretien pour la revue *Symbole*

Les Réflexives



Alexipharmaque

Luc-Olivier d'Alange

L'ombre de Venise

Essai

suivi de **Entretien pour la revue *Symbole***

Collection / *Les Réflexives*

I

Entretien sur le dandysme, la littérature et la vérité, la théologie, Platon, la critique du monde moderne

Le Soir tombe, les couleurs s'avivent dans l'heure qui précède le bleu des poèmes de Trakl ; les songes s'approfondissent et les conversations naissent aux pas de la promenade. L'eau calme le scintillement de la lumière. Une ombre nous parle et nous sommes assez ingénus et magnanimes pour lui répondre...

L'ombre : Sitôt que votre pensée s'écarte de la norme admise et des préoccupations banales, sitôt elle s'aventure sur des sentes où l'ombre de la Délie de Scève dialogue avec celle, perdue, de Chamisso, sitôt nous faisons nôtre la prodigieuse constatation rimbaldienne : *Je est un autre*, voici que parmi les rares contemporains qui ne vous ignorent pas avec une sourde hostilité, il s'en trouve encore pour se contenter du peu d'une appellation. Ils vous dissimulent sous le nom de *dandy*, qui leur paraît inoffensif ou méprisable et vous flattent, mais à leur insu, en vous associant aux oeuvres et aux destinées de Barbey d'Aurevilly, d'Oscar Wilde ou de Robert de Montesquiou...

Le voyageur : Nous vivons un « entre-règne » où les malentendus sont la règle. Celui-ci me paraît d'une innocence suspecte. Ceux qui ne veulent rien entendre de ce que nous disons sont prompts à nous affubler du costume qui les arrange. Être dandy, pour ces gens-là, sans doute est-ce réduire ses oeuvres à quelque obscur dessein ornemental et s'exclure ainsi de la commune recherche du Bien et du Vrai. De la sorte, l'adversaire est libre de tenir pour nulle et non avenue toute « vérité », et même toute « approche » que divulguent les écrits d'un auteur réputé « dandy ». Une définition, au demeurant fallacieuse, du dandysme autorise celui qui ne l'est pas, en somme le barbare, à nier toute contradiction, à tenir pour nulle, par exemple, la critique des « valeurs » du monde moderne, lorsqu'elle se trouve formulée par Baudelaire ou Barbey d'Aurevilly. On préjuge de ce que sont une allure et un style et l'on réduit tout ce que peut écrire un auteur à l'aune de ce préjugé.

Je me rebelle contre ce jugement empreint de mauvaise foi, qui se fonde par surcroît sur une double erreur. Non seulement le dandysme ne se réduit pas à cette définition sommaire où l'on prétend faire tenir l'œuvre de Barbey d'Aurevilly, avec certains de mes écrits et d'autres auteurs qui me sont proches : celle de « l'esthète » qui dédaigne le Sens et ne se soucie que de l'objet, mais encore je définis précisément tout ce qui m'importe comme une recherche du Vrai ! Rien de décisif dans les prémisses de l'Art d'écrire qui ne soit éminemment métaphysique. Vous avouerais-je, au risque de navrer les amateurs, que l'ameublement, la façon de se vêtir, les « beaux » objets, me sont absolument indifférents ! Mon « dandysme » serait alors purement spirituel, ou moral. Je consens à passer pour « esthète », avec Baudelaire et Théophile Gautier sous condition que cette précellence de la recherche du Beau ne se fasse point au détriment d'une vérité métaphysique et dans une vaine fascination.

Certes, et ce n'est point vous, ombre chatoyante et murmurante qui passez sur la pierre vénitienne, qui viendrez à me contredire sur ce point, la Beauté passe avant l'Opinion et la « morale » bonhombresque ; dans l'Idéal, elle devrait subjuguier ou abolir toute bien-pensance; elle précède, chez toute âme bien née, tous les autres soucis qu'ils soient économiques ou domestiques, mais elle ne m'importe qu'en tant qu'émanation du Vrai. J'use à dessein de ce mot d'*émanation* dans une perspective plotinienne et pour ainsi dire « philosophale ». La beauté émane du Vrai comme la couleur émane de la lumière dans la théorie goethéenne. La beauté est le resplendissement du Vrai. La lumière est invisible ; elle n'apparaît qu'à la rencontre troublante de l'immanence. Croire en l'inexistence du Vrai serait, dans la perspective métaphysique qui est la mienne, aussi absurde que de croire en l'inexistence de la lumière, sous prétexte que la lumière tant qu'elle ne rencontre aucun obstacle, demeure invisible. Distinguons la beauté qui fascine, et dont se drape la marchandise, et la beauté par laquelle nous *communions* amoureuxment, en disciples de Dante et des Fidèles d'Amour, avec d'*autres états de l'être* car, vous m'avez compris, c'est à celle-ci que vont exclusivement mes résolutions et mes ferveurs.

C'est bien la Vérité, en un sens non scientifique mais strictement théologique (et que l'on soit athée ou croyant, peu importe : je m'expliquerai de ce « paradoxe ») qui est la grande affaire de la création littéraire. L'œuvre ne conquiert la beauté « que de surcroît ». Les oeuvres ne valent qu'opératoires, je veux dire, en tant qu'instruments de connaissance. Toute poésie est Gnose. Les oeuvres majeures de la littérature moderne m'apparaissent comme une réactivation de l'immémoriale exigence gnostique plus ou moins étouffée par les cléricatures religieuses ou positivistes du dix-neuvième siècle qui fut en effet dans son plan général tel que le décrit Léon Daudet, un siècle assez stupide.

Je vois dans la littérature du dix-neuvième siècle une tentative héroïque et mystique de résister à l'établissement totalitaire de cette bêtise et de cette vulgarité. Les oeuvres de Vigny, de Balzac, de Baudelaire, de Flaubert, de Villiers de L'Isle-Adam, de Léon Bloy, d'Élémer Bourges, et de tant d'autres, fort nombreux, dont je dresserai quelque jour le catalogue, sont véritablement des machines de guerre contre l'établissement de la bêtise et de la vulgarité. Or, qu'est-ce qu'un combat de cette sorte sinon un combat pour le Vrai et pour le Bien. Mais, bien sûr un Vrai et un Bien d'une toute autre nature que ceux que défendent les « valeurs » bourgeoises et sociales. Un Vrai et un Bien, Théophile Gautier le précise dans sa merveilleuse préface à *Mademoiselle de Maupin*, « contre les Utilitaires » c'est-à-dire contre l'espèce humaine en tant que telle. Ceux que l'on tentera de déprécier sous le nom d'esthètes, sont alors simplement des penseurs et des artistes (artistes-penseurs ou penseurs-artistes nouant en une même exigence la poésie et la métaphysique) qui se lancent avec audace et ferveur à la recherche d'un Vrai et d'un Bien plus profonds que les masques, les prétextes ou les faux-semblants de l'Utilitarisme. Un Vrai en accord avec la profondeur des *Hymnes à la Nuit*, un Bien en résonance avec la profondeur ardente du Grand Midi. Novalis et Nietzsche, qu'on le sache, m'importent davantage que l'art de nouer ma cravate !

Il y aurait cependant beaucoup à dire sur le dandysme en tant que révolte contre le nivellement par le bas, contre la massification qui sont les symptômes, sinon les causes, du monde moderne, tel qu'il triomphe aujourd'hui dans la mondialisation technocratique... Le dandysme d'Oscar Wilde, par exemple, loin de se réduire à une pure culture de la singularité, peut aussi être compris comme une *ascèse*. Les dandies se rapprochent souvent d'une certaine forme de catholicisme. En témoigne l'admirable *De Profundis* d'Oscar Wilde. La puissante intellectualité, forgée à la lecture de Saint-Thomas et la grande somptuosité des oeuvres et des rites ne peuvent que séduire le dandy qui envisage le monde moderne, en marche, comme une marée d'ennui et de banalité. A cet égard, le dandy appartient beaucoup plus à la catégorie des « ascètes » qu'à celles des « hédonistes ». Le dandy refuse la massification, il refuse aussi

cette forme inférieure d'individualisme qui fait de la subjectivité et de la spontanéité naturelle de l'individu « moderne » une sorte d'idolâtrie abominable... Mais lorsque l'on vous traite de dandy, c'est rarement dans cette perspective religieuse et métaphysique ; c'est tout au plus une façon polie de ramener vos propos à une insignifiance rassurante... Or, j'y insiste, rien ne m'importe que le péril du Vrai et le vertige du Bien. Le dandy, qui se fait une ascèse de la recherche de la Forme parfaite, le dandy qui ritualise ses gestes, qui introduit du fanatisme dans des questions en apparence futiles ne tente rien moins que de défier ce monde dominé par les classes moyennes dont l'égoïsme, la vulgarité et la brutalité monstrueuse sont étayés par une certitude sans faille de leur « bon droit » !

Le véritable dandy se voit dans une citadelle assiégée. La beauté du geste, de l'apparence, le sens aigu de la Forme, surtout lorsqu'ils suscitent la réprobation outragée du bourgeois, engagent un combat, voire un drame d'une importance et d'une violence extrême. Le Style loin d'être un ornement, est l'ultime Bien. Ce Beau que l'on défend est le secret de la bonté métaphysique. Lorsque les barbares de l'intérieur ont triomphé sur tous les fronts, le Style est l'arme dont la possession assure la possibilité d'un recours, d'une recouvrance... Ce fut le dandysme de ceux qui furent d'abord de grands poètes et de grands métaphysiciens, voire de grands historiographes comme Barbey d'Aurevilly. Ce dandysme ne se réduit pas à une singularité exacerbée, accordée au libéralisme bourgeois, dans le genre des « créateurs » de mode, mais s'aventure sur les voies, infiniment plus mystérieuses, d'une impersonnalité et d'une quête d'objectivité à travers le Masque, que l'œuvre de Fernando Pessoa réalisera dans ses ultimes conséquences.

Si le dandysme n'est qu'un esthétisme, alors, il ne m'intéresse pas, et je ne m'y reconnais en aucune façon. Si le dandysme est une métaphysique expérimentale, alors il se dépasse lui-même, et ne demeure perceptible et définissable comme dandysme qu'aux yeux de ceux qui précisément ne sont pas dandies, et, par voie de conséquence, ne peuvent rien comprendre ni au dandysme, ni au dandies. Posons cet axiome : lorsque qu'un non-dandy parle d'un dandy, il ne peut que se fourvoyer. Nul n'est moins dandy que celui qui apparaît comme tel au regard du non-dandy qui réprouve le dandysme pour des raisons idéologiques ou moralisatrices. Ceux qui se veulent autre chose que des dandies et qui me voient comme dandy ne voient rien ! Leur entendement amoindri par leurs préjugés ou par leur mauvaise foi, ils ne peuvent que voir en autrui ce qu'ils désespèrent ne pouvoir être eux-mêmes. La beauté leur échappe et ils vous récuse comme esthète ! Mais la beauté que nous saisissons, la beauté qui nous transfigure est l'éclat du Vrai, et c'est de ne point chercher le Vrai, en autrui et en eux-mêmes, qui leur interdit de saisir le Beau.

Peut-être le comble du dandysme est-il de refuser de s'envisager soi-même comme dandy, mais enfin, si l'on voit dans le dandysme une forme de marginalité plus ou moins satisfaite, je ne puis que m'en détacher. Faire oeuvre, joindre en une même exigence la poésie et la métaphysique, c'est désormais non seulement résister, comme le firent les dandies du dix-neuvième siècle au nivellement par le bas, c'est aussi *contre-attaquer* !

(...) fin de l'extrait